

Hériter, et après ?

Sous la direction de Jean Birnbaum

INÉDIT
essais
folio



COLLECTION
FOLIO ESSAIS

Sous la direction de
Jean Birnbaum

Hériter, et après ?

Gallimard

Cet ouvrage reprend certaines contributions au 28^e Forum Philo *Le Monde* / Le Mans, rencontres philosophiques organisées du 4 au 6 novembre 2016 par le journal *Le Monde*, l'université du Maine et la Ville du Mans, sous la direction de Jean Birnbaum. L'ensemble des interventions est consultable en vidéo à <http://forumlemondelemans.univ-lemans.fr/fr/archives/eme-forum-le-monde-le-mans-2016-nov.html>

© Éditions Gallimard, 2017.

Couverture : Illustration © Harriet Lee-Merrion / Heart (détail).

LISTE DES CONTRIBUTEURS

MARK ALIZART est philosophe.

KAROL BEFFA est musicien et musicologue.

ANNE CHENG est sinologue.

MICHEL DEGUY est poète et philosophe.

CHANTAL DELSOL est philosophe.

GEORGES DIDI-HUBERMAN est historien de l'art,
philosophe et anthropologue.

MONA OZOUF est historienne.

MAËL RENOUARD est philosophe.

OLIVIER ROLIN est écrivain.

PIERRE ROSANVALLON est historien.

ISABELLE STENGERS est philosophe.

CÉCILIA SUZZONI est spécialiste des études littéraires.

Présentation

L'espoir des hommes vise l'avenir. Il travaille à le maintenir ouvert, à le rendre heureux. Bien sûr. Mais un espoir digne de ce nom ne saurait tourner le dos au passé. Qui prétend inventer le futur doit commencer par hériter d'une tradition ; qui veut se jeter en avant ferait bien de regarder derrière lui. Si une telle conception a une portée politique, elle n'appartient à aucun parti. Un marxiste mélancolique comme Walter Benjamin l'a résumée d'une métaphore : l'ange de l'Histoire, disait-il, a « le visage tourné vers l'arrière ». De son côté, un monarchiste éruptif comme Georges Bernanos pouvait écrire : « Rien ne saurait résister à ce qui est derrière nous, pourvu que ce qui est derrière nous s'ébranle. » Tous deux s'inscrivaient dans une longue lignée qui envisage la transmission comme une disponibilité à l'imprévisible, et la gratitude comme une façon d'accueillir l'événement.

Cela implique que l'héritage n'est ni une affaire classée ni une attitude passive : la meilleure manière de respecter un héritage, au contraire,

c'est d'y faire le tri pour le sauver, de le déplacer pour mieux le relancer. Maintenir, oui, mais aussi trahir... Sur cet héritage sans propriétaire ni mode d'emploi, sur l'héritage comme fidélité infidèle, le philosophe Jacques Derrida a eu des mots importants. « Non pas le choisir (car ce qui caractérise l'héritage, c'est d'abord qu'on ne le choisit pas, c'est lui qui nous choisit, nous élit violemment), mais choisir de le garder en vie. [...] Il faudrait penser la vie à partir de l'héritage, et non l'inverse », notait le philosophe dans son dialogue avec l'historienne de la psychanalyse Élisabeth Roudinesco, *De quoi demain...*¹

Garder en vie l'héritage qui nous tombe dessus. Ne pas se contenter de le recevoir mais le réaffirmer de façon active, inquiète, vivante, de génération en génération, voilà un geste qui fut aussi fondateur pour le Forum Philo *Le Monde / Le Mans*. Trois jours durant, du 4 au 6 novembre 2016, intellectuels et artistes se sont donc retrouvés pour dialoguer avec le public de ces rencontres fondées, depuis près de trente ans maintenant, sur un désir de transmission et de pédagogie. Le présent volume, qui rassemble leurs réflexions, voudrait aussi témoigner de ce désir partagé, de son ardeur, de sa fécondité.

JEAN BIRNBAUM

1. Jacques Derrida et Élisabeth Roudinesco, *De quoi demain... Dialogue*, Paris, Fayard / Galilée, 2001.

Introduction

« LA VIE EST À NOUS »

HÉRITER, ESPÉRER, SORTIR DE SOI

Je me souviens avoir photographié au musée archéologique d'Athènes, il y a quelques années, une grande stèle que j'avais d'abord prise pour un monument funéraire (ou mémoratif). Il s'agit en réalité d'une stèle votive (donc désidérative) qui représente le jeune Triptolème au moment où la déesse Déméter lui remet l'héritage qui fera de lui le fondateur de toute la culture humaine. Cet héritage, ce sont des épis de blé que le héros transmettra, à son tour, à la société des humains. Derrière lui, Perséphone, pour un moment revenue des Enfers, couronne l'enfant (il sera aussi le fondateur des mystères d'Éleusis). Dans son *Apologie de Socrate*¹, Platon affirme que Triptolème finira par faire partie des quatre « juges qui sont réellement des juges », à savoir les juges de l'Enfer. Ce qui s'hérite avant demanderait-il à se juger après ?

1. Platon, *Apologie de Socrate*, 41a, trad. Luc Brisson, in *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 2008, p. 90.

« Hériter, et après ? », demandez-vous. Oui, mais justement ne faut-il pas d'abord poser la question : et avant ? Quid de l'avant de cet après ? À une époque si terriblement imbue de ses post-eccei et de ses post-cela — « post-moderne », « post-humain », etc., comme si tout ce qui nous arrive n'était que dépassement de toute chose par le présent, obsolescence de tout passé —, ne faut-il pas recommencer, en toute logique, par l'avant ? Commencer de but en blanc par l'après, ce serait supposer que l'avant a été donné, est « un donné » que l'on pourra oublier à sa guise. Sans doute, ce dont nous héritons nous a bien été donné : nous sommes donc précédés par un acte de générosité qui, d'une certaine façon, nous engage déjà, éthiquement parlant, dans la perspective de l'avenir. Mais en aucun cas cet héritage ne constitue une simple « donnée » objective, encore moins un donné, je veux dire une base, un avoir garanti, un compte en banque, un état stable sur les fondations duquel nous pourrions tranquillement construire notre après. Le temps est un terrain mouvant : même les fondations ne cessent au présent de se mouvoir au-dessous de nos pas.

Les lecteurs de Hannah Arendt se souviennent sans doute — parce que ce texte est particulièrement beau, intense — de la préface au livre *La Crise de la culture*. Elle s'intitule « La brèche entre le passé et le futur »¹. C'est bien là notre sujet. Or

1. Hannah Arendt, *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique* (1954), trad. dirigée par Patrick Lévy, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1972 (rééd. coll. Folio essais, 1989), p. 11.

tout commence ici, abruptement, par un aphorisme de René Char extrait des *Feuillets d'Hypnos*, texte écrit depuis le maquis, la Résistance, la bravoure de certains gestes et l'inquiétude tout le reste du temps : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. »¹ Comme dans une célèbre parabole hassidique sur le Baal Shem Tov que Hannah Arendt connaissait sans aucun doute, cet aphorisme de René Char suggère que ce dont nous héritons n'est pas toujours nommé. Et qu'il ne constitue pas « une donnée » identifiable ou « un donné » calculable, même s'il nous a bien été offert. Ce dont nous héritons n'est souvent ni nommable ni saisissable une fois pour toutes. Pourquoi cela ? Déjà parce que nous héritons d'oublis — au pluriel — autant que de souvenirs. Souvent nous ne savons pas qui furent nos donateurs et comment se nomment nos trésors.

Nous héritons de la vie, cela est sûr. Nous résultons. Nous descendons d'une généalogie et, même, de plusieurs enchevêtrées. Mais il arrive souvent que les noms se soient perdus en chemin, que le trésor qui nous échoit n'existe plus que sous forme erratique, dispersée, lacunaire. Vous avez hérité d'un trésor ? Cherchez encore, espérez, creusez ! Il n'est pas seulement là où vous l'avez déjà saisi. Ce n'était qu'une partie seulement. Le trésor est toujours plus vaste que ce que vous avez entre les mains. « Quoi qu'il en soit, commente Arendt, c'est

1. René Char, *Feuillets d'Hypnos* (1943-1944), in *Œuvres complètes*, éd. Jean Roudaut *et al.*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1983, p. 190.

à l'absence de nom du trésor perdu que le poète fait allusion quand il dit que notre héritage n'a été précédé d'aucun testament. Le testament, qui dit à l'héritier ce qui sera légitimement sien, assigne un passé à l'avenir. Sans testament ou, pour élucider la métaphore, sans tradition [...], il semble qu'aucune continuité dans le temps ne soit assignée et qu'il n'y ait, par conséquent, humainement parlant, ni passé ni futur, mais seulement le devenir... »¹

Ces phrases sur le « trésor perdu » expriment une grande tristesse (éventuellement transformable en colère). Arendt voit bien que ses contemporains — comme cela se passe aujourd'hui plus encore, peut-être — n'ont pas conscience de la tradition dont ils pourraient, s'ils l'assumaient, se constituer en héritiers. Il serait aisé de souligner ce qui rapproche ce constat de la « mélancolie historique » souvent exprimée par Walter Benjamin. Mais Benjamin avait lu Sigmund Freud et Aby Warburg : il savait donc qu'existent l'inconscient et la survivance, cette espèce de tradition insue plus encore que cachée. Une tradition qui surgit par crises, séismes et symptômes, en dehors de notre claire conscience et de notre capacité à identifier le trésor — trésor de pensées et d'images, de gestes, de joies ou de souffrances — qui nous échoit dans le présent.

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament » : cette crise de la tradition — qui ouvre chez Arendt le motif de tout son ouvrage sur *La Crise de la culture* — pourrait bien, dans certaines

1. Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, op. cit., p. 14.

conditions, se retourner heureusement en quelque chose comme une tradition critique. Vous ne savez pas de qui et de quoi vous héritez ? Qu'à cela ne tienne : prenez courage et constituez-vous pour vous-mêmes, pour votre présent et votre avenir, cette « force diagonale » dont Hannah Arendt invoquera, in fine, la nécessité comme une « métaphore parfaite pour l'activité de la pensée »¹. Cette force se déploie justement « dans la brèche entre le passé et le futur ». Mais comment une telle force d'acte et de pensée pourrait-elle, justement, être pensée ? C'est là qu'il faut, sans doute, faire quelques hypothèses au-delà du texte même de *La Crise de la culture*.

« Notre héritage n'est précédé d'aucun testament »... L'aphorisme de René Char, revisité par Hannah Arendt, nous demande de repenser ensemble l'autrefois, le maintenant et l'après de toute transmission. C'est que toute transmission se révèle problématique : incomprise ou incomplète, ou ambivalente, ou trop exigeante, ou trop évidente, ou que sais-je encore. Elle est donc à constamment retravailler. Comment se déploie une transmission lorsqu'elle se révèle, non pas « manquée » au sens strict (c'est-à-dire forclosée à jamais), mais simplement marquée par l'in-nommé ? Ne faut-il pas compter avec ceci que le passé refoulé finit toujours par faire retour à travers symptômes, crises ou séismes de notre présent ? Comment donc se constitue une tradition lorsque son contenu, héritage du passé, nous vient

1. *Ibid.*, p. 22-24.

de grands-parents trop mystérieux ou de trésors incompréhensibles qui se retrouvent, sans qu'on les ait choisis, entre nos mains, au fond de notre cœur ou juste sous nos pieds ?

Notre héritage, nos trésors insus : comment donc les remettre au travail en vue de ce que nos désirs les plus criants, les plus actuels, ne réussissent pas encore à formuler clairement ? Il faudrait d'abord accepter de s'enfoncer dans la forêt — sans chemins bien tracés, sans horizons salvateurs —, la forêt de nos mémoires. Inventer, au sens archéologique du verbe, la matérialité de nos trésors transmis. Creuser le temps, ou les temps enchevêtrés, de nos histoires insues. Nommer ou renommer les fantômes de nos ancêtres dont les sépultures ont disparu ou n'ont plus de sens lisible, surchargées qu'elles peuvent être par le bric-à-brac prescriptif des « devoirs de mémoire ».

Il faudrait ensuite se mettre à la table — et, en écrivant ce mot, je pense d'abord à la planche de bois sur laquelle Goya conçut son célèbre *Caprice* sur le « songe de la raison », je pense aussi aux planches de montages photographiques qu'Aby Warburg composa à partir des documents visuels de la longue histoire de gestes —, la table de nos imaginations¹. L'imagination recompose nos héritages, redistribue les trésors de notre mémoire. Elle les recompose en les composant avec l'urgence même de nos inquiétudes présentes. Alors l'anamnèse

1. Aby Warburg, *Der Bilderatlas Mnemosyne* (1927-1929), in *Gesammelte Schriften*, II-1, éd. Martin Warnke et Claudia Brink, Berlin, Akademie Verlag, 2000 (2^e éd. revue, 2003).

devient prise de position, comme on le voit si clairement dans les œuvres — parmi d'autres — de Marc Bloch ou de Walter Benjamin, d'Ernst Bloch ou de Cornelius Castoriadis, de Sebald ou de Guyotat, de Pasolini ou de Glauber Rocha... L'imagination n'est pas la fantaisie gratuite ou purement personnelle, mais bien cette recomposition du réel où s'inventent les possibles à venir. Hériter, et après ? Eh bien, après, réimaginons nos trésors passés en vue de nos espérances les plus fondamentales, les plus urgentes et actuelles.

Il faudrait enfin que tout cela ouvre grand nos horizons : les horizons que dessinent nos désirs. Car ce sont les désirs qui, en dernière analyse, mènent la danse de l'histoire. Désirer, c'est ouvrir. C'est s'ouvrir à l'autre, aux autres. Voilà qui pose, en fin de compte, la question éthique et politique en tant que telle (comme Jacques Lacan¹ l'avait bien compris en commentant l'histoire d'Antigone selon le double point de vue du désir et de l'éthique). Désirer, c'est ouvrir : on ne transformera donc son héritage en désir qu'en s'ouvrant à l'autre, c'est-à-dire en sortant de soi-même. Je ne ferai rien de bon de mon trésor hérité si je le garde pour moi-même. La seule chose à faire d'un héritage, ce serait donc de le partager et de le transmettre à d'autres : cela même qui nous permettra, depuis l'héritage, d'espérer et de faire espérer. De viser un futur, de faire fructifier le

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, VII. *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), éd. Jacques-Alain Miller, Paris, Éditions du Seuil, 1986, p. 283-333.

temps. Privatiser un héritage, quelle misère !
Quelle mort pour l'après !

Après avoir reconnu et nommé notre héritage — par anamnèse et recomposition imaginative —, voici donc qu'il nous échoit de le partager, de le transmettre. Ce qui veut dire : ouvrir le sujet, ouvrir le je. Mais de quelle façon penser un tel partage ? Commençons par reconnaître que chacune de nos pensées, paroles, émotions, gestualités, formes ou actions est assumée par un je, élargie et discutée par un tu, proposée et modifiée par il ou elle, mise en commun par nous pour être expérimentée avec vous, ils et elles. Levons alors l'équivoque liée au « subjectivisme » tant dénigré (quand il n'est pas instrumentalisé) des émotions ou des gestualités politiques. Il faudrait, de Spinoza à Freud et au-delà, reconsidérer ce que sujet veut dire et ne pas confondre ce mot avec l'unique personne qui nous laisse penser qu'elle est propriétaire de ses émotions comme de ses pensées : je contre tu, par exemple, ou nous contre vous. Ce n'est pas à « désobjectiviser » l'éthique ou la politique qu'il faut travailler, mais à les « dépersonnaliser ». Ce qu'il faudrait, en somme, c'est soulever le sujet.

Voilà pourquoi demeurent si précieuses les remarques d'Émile Benveniste sur la fonction énonciative du nous comme personne non seulement « amplifiée », mais encore « dilatée » jusqu'à se trouver, en quelque sorte, « illimitée » : « En quoi consiste ici la pluralisation de la personne verbale ? Ce nous est autre chose qu'une jonction d'éléments définissables. [...] La raison en est que nous n'est

pas un je quantifié ou multiplié, c'est un je dilaté au-delà de la personne stricte, à la fois accru et de contours vagues. [...] Dans le verbe comme dans le pronom personnel, le pluriel est facteur d'illimitation, non de multiplication. »¹ On pourrait alors comprendre qu'un sujet soulevé retrouve certains archaïsmes de la langue où le singulier et le pluriel ne sont pas obligatoirement à distinguer : *noi si canta* (en toscan), « je sommes » (en français du Nord), « nous suis » (en franco-provençal)... On comprendra aussi qu'à la philosophie politique de la « troisième personne » proposée par Roberto Esposito réponde, chez son contemporain Paolo Virno, une entreprise semblable articulée sur la « première personne du pluriel » : ce nous qui serait « singulier et commun à la fois » puisqu'il suppose une communauté du je avec le tu, mais aussi avec le il et le elle, mais encore avec la pluralité des vous, des ils et des elles².

Nous, notre vie : n'est-ce pas l'élément par excellence, n'est-ce pas l'organe même de la politique ? Dans le premier volume d'*Homo Sacer*, en 1995, Giorgio Agamben consacrait tout un chapitre à une formule biopolitique qui pourrait sembler bien innocente par son côté évident, élémentaire : « La politique, c'est-à-dire donner forme à la vie

1. Émile Benveniste, « Structure des relations de personne dans le verbe » (1946), in *Problèmes de linguistique générale*, I. 1939-1964, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences humaines, 1966, p. 234-235.

2. Paolo Virno, « L'usage de la vie » (2015), trad. Jean-Christophe Weber, in *L'Usage de la vie et autres sujets d'inquiétude*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2016, p. 25-26.

d'un peuple » (*Politik, das heisst die Gestaltung des Lebens des Völkes*)¹. Cette formule est, cependant, tirée d'un traité d'hygiène raciale et due au médecin nazi Otmar von Verschuer. Il s'agit alors de savoir — d'un savoir qui devient, évidemment, décisif sur le plan politique — quelle est l'autorité, quel est le pouvoir qui donne une telle « forme de vie » au peuple. Façon de revenir au problème kantien de l'*Aufklärung* : les peuples seraient-ils donc incapables de trouver par eux-mêmes une telle forme de vie ? N'auraient-ils pas, en réalité — puisque tout un chacun est doué de raison, donc de jugement et de décision —, la puissance de se donner à eux-mêmes les formes de leur existence ? Dans l'ultime volume d'*Homo Sacer*, en 2014, Agamben parviendra, dans un chapitre intitulé « Ainsi faisons-nous », à la conclusion suivante : « Dans l'autoconstitution d'une forme de vie, ce qui est en question, c'est sa liberté. »² Resterait donc à comprendre quel est le genre de nous capable d'un tel faire et d'une telle construction de la liberté.

Il y a — il y aura toujours — une multitude de genres possibles pour ce nous crucial et problématique, ce nous à constamment réinstaurer. Le nous ne se présuppose pas, il s'invente et s'organise. Avec plus ou moins de rapidité, de sponta-

1. Giorgio Agamben, *Le Pouvoir souverain et la vie nue. Homo Sacer*, I (1995), trad. Marilène Raiola, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 157-166.

2. Giorgio Agamben, *L'Usage des corps. Homo Sacer*, IV, 2 (2014), trad. Joël Gayraud, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 331-337.

Il faut avoir l'intelligence de ses indignations. Il faut avoir l'intelligence de ses colères. Il faut avoir aussi l'intelligence de ses peurs et c'est, il me semble, ce qui nous manque cruellement aujourd'hui.

